

Raconter nos histoires

Julie Levasseur

Numéro 328, automne 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94146ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Levasseur, J. (2020). Compte rendu de [Raconter nos histoires]. *Liberté*, (328), 82–82.

Raconter nos histoires

Julie Levasseur

Rebecca Solnit
Whose Story Is This ?
Old Conflicts, New Chapters
Haymarket, 2019, 196 p.

En anglais, le mot *murmuration* désigne une large formation d'oiseaux qui se déplacent d'un même mouvement; le terme découle du battement retentissant de milliers d'ailes en simultanée. Un phénomène semblable est étudié à l'échelle humaine par Rebecca Solnit dans *Whose Story Is This ? Old Conflicts, New Chapters* : l'essayiste états-unienne y explore des enjeux sociaux comme le sexisme, le racisme, la pauvreté et la lutte environnementale à la lumière des agrégations de récits collectifs et d'actions individuelles qui s'amplifient mutuellement pour former et transformer notre monde. Celle à qui l'on doit le concept de *mansplaining* (dans *Ces hommes qui m'expliquent la vie*) aborde cette fois des discours qui se distinguent à la fois par leur omniprésence et par leur subtilité, qu'il s'agisse de mettre en lumière le caractère insidieux des injustices sociales ou de révéler les engagements communs derrière les transformations en marche. L'autrice ne s'intéresse pas tant – et c'est là l'intérêt de son travail – aux notions de marge et de centre en elles-mêmes qu'à leur interpénétrabilité, à l'afflux constant de l'une à l'autre qui produit le changement social.

Solnit avance que les récits racontés ont une influence directe sur la capacité d'agir des membres d'une collectivité, sur la prise de conscience de leur propre pouvoir. Les discours hégémoniques mettent en avant le courage individuel et les coups d'éclat isolés plutôt que les relations interpersonnelles et l'organisation de longue haleine qui font partie intégrante de chaque révolution. Les productions culturelles, les médias d'information et les livres d'histoire semblent indiquer que « nous aimons nos héros solitaires et exceptionnels [...], ou du moins c'est ce qu'on nous offre, encore et encore, et ça ne nous apprend pas grand-chose sur la façon dont le changement se produit réellement et le rôle que nous pourrions y jouer ». (Je traduis les citations.) La reconnaissance de la multitude est à son avis essentielle autant sur le plan d'une compréhension stratégique des luttes à mener que de la gratitude envers les gains obtenus.

Le succès relatif du flot de dénonciations regroupées sous le mot-clic #MeToo, par exemple, ne devrait pas éclipser les luttes qui ont préparé le terrain. Solnit rappelle « le long et lent travail du féminisme pour changer les mentalités » et placer les femmes ou leurs alliés en position de pouvoir; elle souligne du même coup que « #MeToo n'a pas été le début de la prise de parole des femmes, mais de l'écoute des gens, et encore ». De plus, l'autrice note qu'Occupy Wall Street, Idle No More, Black Lives Matter ou le Green New Deal ne sont que les points culminants de révoltes latentes. Elle regrette néanmoins la tendance de certaines mobilisations à « progresser en réaction à des reportages-chocs », puisque le fait de montrer du doigt un inci-

dent unique permet aux gens qui n'ont pas eu à faire face à l'omniprésence d'une injustice de « l'enrober d'histoires expliquant pourquoi c'était une exception ». Ainsi, l'insistance sur les déclarations et les politiques problématiques de Donald Trump « excuse et ignore l'historique de la droite en matière de destruction et d'aveuglement ainsi que sa multitude de complices encore aujourd'hui ». Une vue d'ensemble est alors nécessaire pour saisir la nature diffuse du problème.

Les actions individuelles ne se produisent pas en vase clos.

Dans son anthologie, Solnit se demande à qui appartiennent les histoires retenues par la conscience collective – et le pouvoir qui les accompagne. La réponse inclut traditionnellement les hommes blancs hétérosexuels riches et influents, ce groupe privilégié par et pour lequel l'histoire a été écrite et continue d'être racontée. Les vingt essais colligés exposent à quel point ce contrôle des récits peut dicter la réalité, puisque les versions divergentes se retrouvent bâillonnées ou simplement discréditées par les individus dominants dont la crédibilité écrase celle des victimes et des témoins. Ce que l'autrice désigne comme une « atteinte à la vérité » participe des rapports d'oppression au même titre que l'indifférence ou l'ignorance envers ces abus. Car les actions individuelles ne se produisent pas en vase clos; elles s'amoncellent pour restreindre les libertés et l'accès au pouvoir des femmes et des communautés marginalisées, ce qui s'accroît chaque fois que la majorité fait la sourde oreille ou détourne le regard. En contrepartie, les mouvements progressistes visent à briser le silence imposé et à amplifier « les voix jusqu'à ce qu'elles [...] puissent être cumulativement assez fortes pour contrer » ceux (le masculin n'est pas générique) qui dictent les faits, comme le battement retentissant de milliers d'ailes en simultanée.

Malgré son titre au singulier, *Whose Story Is This ?* est un hommage et un appel à la collectivité et à l'émergence de nouveaux récits aussi diversifiés que leurs protagonistes. Il s'agit d'une invitation à élargir notre champ de vision pour mieux mesurer les agrégations qui nous échappent, à tendre l'oreille à tous ces murmures qui nous rapprochent de la vérité – peu importe les assauts qu'elle subit. Les groupes dominants sont les bienvenus, mais qu'ils soient prévenus : « l'histoire ne sera pas toujours à leur sujet, et ce ne sont pas toujours eux qui la raconteront. C'est notre histoire à tous et toutes ». 